

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 6 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 11 minutes du matin, Poste.
9 — 02 — — Omnibus.
1 — 45 — — soir, Omnibus.
4 — 13 — — Express.
7 — 18 — — Omnibus.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
8 — 41 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.
5 — 57 — — soir, Omnibus.
10 — 34 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refus de la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

On écrit de Constantinople, le 5 septembre, au *Courrier français* :

« L'agitation est grande dans l'opinion ; il y a effectivement des indices d'une situation grave.

« La nouvelle s'est répandue d'une alliance étroite avec la Russie ; la Turquie donnerait Candie à la Grèce pour gage de cette alliance. Elle recevrait en échange, quoi ?

« Le bruit court aussi que la France se serait déclarée résolue à retirer la garantie dont, depuis le traité de Paris, elle couvre l'intégrité de l'empire ottoman, parce que la Turquie est sourde à tous les conseils qui lui viennent de Paris.

« Divorce de l'empire avec la France, mariage monstrueux de l'empire avec la Russie, double événement dont, à tort ou à raison, la nation turque se croit menacée ; elle s'en préoccupe gravement, pendant que les ministres intriguent, pendant que le sultan s'amuse. Nos politiciens (car il en est partout) supposent que l'alliance turco-russe est fomentée et encouragée par l'Angleterre, et qu'elle est une réponse préparatoire aux conférences de Salzbourg. Mon devoir se borne à consigner les bruits et à recueillir les commentaires qu'ils reçoivent dans le public.

« Quant à la situation intérieure, elle peut se résumer en quelques mots : depuis le retour du sultan, les espérances les plus ardues ont disparu ; point de réforme, point d'amélioration.

« Misère grande dans tous les rangs de la population, méfiance générale dont la Bourse est la première à ressentir les effets. Les fonds turcs sont cotés à Galata 1/2 0/0 plus bas qu'à Londres.

« Les victoires d'Omer-Pacha n'ont point pacifié l'île de Crète ; l'effusion du sang continue. La France demande en vain qu'un terme soit mis aux hostilités et qu'une commission internationale soit chargée d'étudier les vœux des Crétois. La Sublime-Porte repousse péremptoirement la proposition française.

« L'ambassadeur de Russie a été reçu aujourd'hui par le sultan ; il part après-demain pour la Crimée. Ce qui serait curieux, ce serait que la conséquence de tous ces pourparlers mystérieux fût un meilleur accueil fait à la proposition russe, tendant à abandonner purement et simplement la souveraineté de Candie au roi Georges. »

On parle depuis quelques jours de difficultés qui se seraient élevées entre le gouvernement des Pays-Bas et la Prusse au sujet du démantèlement de la place de Luxembourg. Des correspondances étrangères prétendent même que ces difficultés seraient soumises en ce moment à l'appréciation du cabinet anglais.

Tous les renseignements que nous avons pu recueillir à ce sujet, dit la *France*, contredisent ces rumeurs, et nous pensons qu'elles doivent être considérées comme erronées.

Nos correspondances de Constantinople nous annoncent que la Porte est résolue à persister dans son refus de céder Candie à la Grèce, et

à n'adopter aucune mesure qui pourrait donner prise à des idées de cession. Le sultan se serait catégoriquement exprimé dans ce sens en présence de l'ambassadeur de Russie.

La *Presse*, de Vienne, publie une nouvelle qui ne peut manquer de causer quelque surprise dans le monde politique.

D'après les informations de ce journal, le roi des Hellènes aurait déclaré à son futur beau-père, le grand-duc Constantin, qu'il était décidé à abdiquer.

Le journal autrichien ne donne aucune explication à ce sujet ; on ne peut donc pas savoir si cette détermination du jeune roi, dans le cas où elle se confirme, aurait été dictée par des raisons politiques indépendantes de l'état actuel de la question d'Orient.

Le pape a confié les études préparatoires d'un concile œcuménique à une congrégation de sept cardinaux, sous la présidence du cardinal Patrizzi. Cette congrégation, qui prend le nom de commission dirigeante, s'est déjà réunie plusieurs fois et a fixé la division de ses travaux. Elle s'est partagée en sous-commissions qui sont les suivantes ; dogme, droit canon, discipline des réguliers, rites orientaux, politique dans ses rapports avec l'Eglise. Chacun des présidents de ces cinq sous-commissions doit s'adjoindre un certain nombre de *consulteurs*. Le saint-père a voulu que le patriarche de Jérusalem, Mgr Valerga, fit partie de la sous-commission des rites orientaux, qui devra rechercher les moyens de rendre aussi uniformes que possible les particularités liturgiques des églises d'Orient.

Les journaux d'Amérique parlent d'un complot qui aurait été formé contre Juarez et à la suite duquel deux cents officiers auraient été incarcérés.

Lopez n'a pas été tué, comme on le racontait. Il est en prison à Mexico. Il vient de publier dans le *Moniteur de la République* un long mémoire justificatif de sa conduite dans lequel il repousse hautement l'accusation dirigée contre lui d'avoir livré Queretaro.

Voici la conclusion de ce mémoire qui a donné quelques indications nouvelles sur l'état de décomposition dans lequel était tombée la cause du malheureux Maximilien :

« Ainsi, nous avons été victimes d'une véritable surprise, à laquelle l'état de fatigue de nos troupes et l'épuisement de nos moyens ne nous ont pas permis de résister.

« Parmi les causes de la chute de Queretaro, je citerai encore les suivantes :

« Le général Silverio Ramirez fut relevé de son poste et mis en prison pour avoir écrit au général Mejia, l'invitant à décider l'empereur à traiter avec l'ennemi, puisque tout le pays était contre l'empire, et puisque lui, Mejia, avait quelque influence sur Escobedo, auquel il avait sauvé la vie.

« Le commandant Adame fut emprisonné parce qu'on le disait en relations avec l'ennemi. Apprenant ces bruits, Adame et ses officiers se constituèrent prisonniers à la gendarmerie.

« Le colonel Ontiveros, dans la nuit du 14, passa à l'ennemi avec 700 hommes, abandonnant ses lignes.

FEUILLETON.

UN AMI DE MOZART

(Suite.)

Ils étaient maintenant aussi abandonnés et mille fois plus désolés qu'ils n'avaient été lorsqu'ils furent recueillis par leur bienfaiteur, et pourtant ils étaient réunis, mariés, eux qui s'aimaient tant. Parfois ils voulaient se consoler en se disant qu'ils étaient l'un près de l'autre ; ils essayaient même de trouver dans leur amour quelque joie égoïste, remède efficace à leur chagrin ; mais, malgré eux, le triste et pieux souvenir de leur père adoptif habitait le fond de leurs cœurs.

Les forces humaines ont des bornes, Marie l'éprouva cruellement. Lorsqu'ils furent arrivés à douze lieues de Vienne, près de la ville de Krems, elle ne put aller plus loin, elle tomba mourante dans les bras de Karl. La nuit était tout-à-fait venue, un orage terrible se préparait ; on entendait de sourds grondements, le vent soufflait avec violence, de larges gouttes de pluie tombaient. Il semblait que la

nature entière fût déchaînée contre eux. Ils étaient sur une grande route, loin peut-être de toute habitation humaine. Karl essaya de réveiller les sens de sa bien-aimée en lui frottant les tempes avec un peu d'eau-de-vie qu'il avait dans sa gourde, mais ce fut en vain.

Fou de désespoir, il se jeta à genoux et implora un secours du ciel. Comme si le ciel avait entendu sa fervente prière, il aperçut, à quelque distance, une lumière qui tremblait à travers le feuillage. Il reprit son précieux fardeau, et s'élança vers cette lumière providentielle qui s'échappait de la fenêtre ouverte d'une chaumière. Il chercha la porte de cette demeure, la trouva et y frappa de toutes ses forces. Une femme vint lui ouvrir ; d'un coup-d'œil, elle comprit l'angoisse du jeune homme et lui vint en aide en appelant son mari, qui était à l'étage supérieur. Celui-ci accourut à la hâte, tenant à la main le flambeau, dont la lumière avait ranimé l'espérance du malheureux.

Quelques instants après, Marie, assise devant le feu, avait repris ses sens, grâce à des soins pressés. Elle vit d'abord auprès d'elle son jeune époux, qui lui prit la main et la baisa avec passion, puis l'homme et la femme qui lui avaient donné l'hospita-

lité et deux beaux enfants qui la regardaient avec des grands yeux étonnés et compatissants.

L'homme était de haute taille ; ses traits mâles annonçaient la franchise et l'honnêteté. La femme était jeune et belle encore ; elle était douée d'une physionomie douce qui attirait la sympathie. Elle demanda à Marie si elle se sentait mieux ; Marie la remercia, elle avait surtout besoin de repos. Un lit tout blanc lui fut préparé dans une chambre au premier. Elle s'y coucha en frissonnant de fièvre ; son hôtesse vint lui apporter un breuvage chaud et la couvrit avec un soin tout dévoué. Cette excellente femme semblait éprouver la plus tendre pitié pour cette belle créature qu'elle voyait souffrir. « Si jeune, si jolie, si charmante ! » murmurait-elle avec une sorte d'admiration naïve et les yeux pleins de larmes.

Karl avait été installé dans une pièce voisine. A chaque instant, il venait, sur la pointe des pieds, regarder sa bien-aimée, qui, pour le rassurer, feignait de dormir. Il avait obstinément repoussé l'offre trop généreuse de ses hôtes, qui avaient voulu lui céder leur propre lit. Parfois il se jetait sur quelques chaises et tentait d'y trouver le repos, mais bien vite l'inquiétude le remettait sur pied. Vers le matin cependant, le sommeil ferma ses paupières

alourdies par la fatigue.

Dès qu'il se réveilla, il courut dans la chambre de Marie. Cette fois elle dormait réellement ; il se retira sans bruit. Le soleil venait de se lever à peine ; il descendit pour faire un tour de promenade dans la campagne. Au rez-de-chaussée, il rencontra l'hôtesse, qui préparait le déjeuner et qui lui demanda avec bonté des nouvelles de la malade.

Après lui avoir répondu sur le même ton, il sortit et vit, à quelque distance de l'humble maisonnette, son hôte et les deux enfants qui s'occupaient d'un travail champêtre. Il les contempla durant quelques minutes ; ils semblaient heureux. Tout respirait le bonheur dans cette calme retraite ; l'homme et la femme s'entendaient, s'aimaient, ils vivaient honnêtement de leur travail, ils voyaient grandir leurs enfants en pleine santé. Que leur manquait-il ? Karl ne put s'empêcher d'envier leur sort.

Il s'approcha de son hôte, lui parla, et, à sa grande surprise, celui-ci le salua par son nom.

— Vous me connaissez ? lui demanda le jeune homme.

— Oui ; vous êtes le fils adoptif de M. Wilhelm Halfner.

— Vous avez connu aussi mon père adoptif ?

